

Augustinianum 23 (1983)

## Les recueils coptes d'Actes apocryphes des apôtres. Un exemple: le codex R

Il n'est guère facile de ressusciter des textes morts pour ainsi dire deux fois: morts d'abord parce qu'étant considérés comme apocryphes ils n'ont pas été porteurs de cette sève historique ou doctrinale qui les aurait rendus vivants ou nourrissants pour notre culture ou notre foi d'aujourd'hui; morts ensuite parce que — du moins pour les textes que je voudrais présenter ici — ils n'ont pas été conservés dans l'intégrité de leur teneur et de leur facture originelles.

Si les premières légendes concernant les apôtres ont été composées et rédigées en grec, l'église d'Égypte, non seulement les a traduites en copte, mais elle en a forgé d'autres, dans sa langue, inspirées par les modèles grecs, mais également tirées de son propre fonds. Au cours des siècles, ce patrimoine, gardé et recopié d'abord en copte, tomba dans l'oubli avec l'abandon progressif de la langue copte elle-même et les traductions arabe et éthiopienne le supplantèrent tout naturellement. Les témoins de la tradition copte, d'abord conservés dans les monastères égyptiens, furent dispersés au gré des investigations des chercheurs ou des missions scientifiques, morceau par morceau, et recueillis dans différentes bibliothèques d'Europe ou d'Amérique. À la fin du siècle dernier et au début de celui-ci, certains érudits ou savants conservateurs étudièrent et publièrent quelques fragments de leurs fonds respectifs (Revillout, Crum, Spiegelberg, Hyvernat et d'autres ...), mais c'est sans doute I. Guidi qui, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, signala, en éditant d'importants fragments gardés à la Vaticane, l'intérêt qu'il y aurait à retrouver les collections coptes d'Actes apocryphes des apôtres, origine et modèles des recueils arabes et éthiopiens connus par ailleurs.

Avec courage et patience, le professeur T. Orlandi réussit à rassembler dans son *Corpus des manuscrits coptes littéraires*

l'ensemble des fragments d'actes apocryphes des apôtres signalés dans les différentes bibliothèques du monde. C'est lui encore qui, en rapprochant et comparant ces fragments, parvint à établir l'existence d'un nombre intéressant de codex différents qui conservaient, principalement pour les moines du Monastère Blanc de Haute-Égypte, les légendes apostoliques du patrimoine traditionnel et liturgique égyptien.

Il devenait intéressant ainsi, non seulement de connaître l'un ou l'autre récit de prédication ou de martyre d'apôtre dans sa teneur copte, mais surtout de pouvoir reconstituer l'ensemble des recueils qui les présentaient, d'en découvrir les variantes de contenu et de composition.

Le travail effectué au *Corpus des manuscrits coptes* de M. Orlandi a permis d'établir déjà l'existence de dix codex au moins, se distinguant par l'ordonnance, l'écriture, le contenu. Certains d'entre eux ne contiennent que des martyres, d'autres que des prédications, c'est-à-dire, des actes proprement dits, d'autres enfin actes et martyres ensemble; certains, de plus, sont consacrés à un seul apôtre: André, par exemple, dont ils offrent une sorte d'anthologie des diverses légendes (André chez les Scythes, André chez les Cynocéphales, André et Paul, etc... codex P et DN), ou Jean dont on raconte en plusieurs recueils les voyages, c'est-à-dire, le récit du Pseudo-Prochore et la mort ou anapausis (codex DO, γ, M 576). Parmi cette dizaine de codex, que d'autres fragments non encore classés ne demandent qu'à venir compléter, l'un, le codex R, m'a paru présenter un intérêt tout particulier.

#### *Le codex R*

Non seulement les feuillets dispersés qui forment ce codex sont assez bien paginés et permettent ainsi de reconstituer de manière presque certaine le contenu des cent premières pages au moins, mais surtout, ce contenu lui-même est suffisamment original pour arrêter, quelque instants au moins, l'attention.

Le jeu de patience qui consiste à assembler les feuillets épars dans les nombreux fonds coptes des bibliothèques, à en comparer à la fois le contenu, la pagination quand elle existe, l'écriture ou la facture générale, avait permis d'établir l'existence d'un recueil où ne figuraient, au premier abord,

qu'une passion de l'apôtre Thomas, suivie d'une passion également de l'apôtre Simon fils de Cléopas, réputé deuxième évêque de Jérusalem. La passion de Thomas, représentée par 4 fragments, deux de Paris, un de Londres et un autre de Vienne, devait s'étendre de la page 49 à la page 62 ou 63; celle de Simon prenait la suite, soit de la page 62-63 à la page 104 ou 105 et trois bibliothèques en avaient livré les morceaux: Paris, Berlin pour la partie la plus longue, et Londres<sup>1</sup>. Il fut rapidement possible de rattacher à ce premier ensemble un feuillet conservé à Strasbourg et qui, lui, redonnait un passage, non plus de la passion, mais de la prédication de Thomas.

De plus, une étude du texte concernant Simon permettait de constater que le récit n'y avait pratiquement rien de commun avec des Actes ou des martyres de Simon livrés soit par d'autres recueils coptes (BM 313; Z 274A; P 129<sup>18</sup> 93-94-107; Z 127), soit par les manuscrits arabes et éthiopiens. Il s'agissait en fait de la légende déjà signalée par R. A. Lipsius<sup>2</sup> comme propre à la tradition égyptienne. I. Guidi avait donné le texte et la traduction des passages de cette histoire conservés par les manuscrits de la collection Borgia (Z 137), en 1887 et 1888<sup>3</sup>. O. von Lemm la mentionnait également en détaillant les divers manuscrits qui nous l'ont transmise: Borgia 137, BM 313, ainsi que notre principal fragment, Berlin 1607<sup>4</sup>.

En réalité il est question ici, plutôt que d'Actes de Simon à proprement parler, d'une légende locale relative à une vierge du nom de Théonoé, secourue par l'apôtre Simon et dont l'aventure vient se greffer sur le récit connu du martyre de l'apôtre.

Celui-ci, d'après l'ensemble des manuscrits coptes qui relatent, toujours brièvement d'ailleurs, sa prédication ou son mar-

<sup>1</sup> Les fragments qui composent le codex R sont les suivants: Prédication de Thomas: Strasbourg 250; Passion de Thomas: Paris 129<sup>18</sup>171; Londres BM 315 (Or 3581 B29); Vienne K 9494. Actes de Simon et Théonoé: Paris 132<sup>18</sup>; Berlin 1607 4-8; Londres BM 311 (Or 3581 B25).

<sup>2</sup> Richard A. Lipsius, *Die Apokryphen Apostelgeschichten und Apostellegenden*, Bd. I 1883 und Ergänzungsband 1890, Bd. II 1887, Neudruck Amsterdam 1976, III p. 148 et 152-154; E p. 90.

<sup>3</sup> Rendiconti della Accademia Nazionale dei Lincei (= RAL) 1887, 3, 2, p. 76-80; traduction in *Giornale della società asiatica italiana* (= GSAI) 2 (1888) 41-44.

<sup>4</sup> O. von Lemm, *Koptische Miscellen I-CXLVIII*, 1907-1915, herausg. von P. Nagel, Leipzig 1972, p. (83) 1068.

tyre, est identifié comme fils de Cléopas (Z 274A; Z 127,6; BM 313) et comme évêque de Jérusalem ayant succédé à Jacques après la mort de ce dernier (Z 126,7; BM 313); un manuscrit (P 129<sup>18</sup> 93) l'appelle Cananéen, selon Mt 10,4, un autre lui donne le surnom de Jude (BM 313) et enfin un dernier (Z 127,6) celui de Nathanaël, en faisant explicitement référence à l'Évangile de Jean (1,45-49; 21,2). Le manuscrit arabe, quant à lui, fait de toute évidence l'amalgame des indications éparses fournies par la tradition copte qu'il reprend ainsi: « Simon, fils de Cléopas, appelé Jude qui est Nathanaël, appelé le Zélote, qui devint évêque de Jérusalem après Jacques, frère du Seigneur ». Ces mêmes fragments coptes, comme l'arabe et l'éthiopien du reste, situent la prédication de Simon en milieu juif, en Samarie plus précisément, puis finalement à Jérusalem où, devenu évêque, Simon est accusé de magie et mis en croix sous l'empereur Hadrien pour le manuscrit de Londres BM 313, ou sous l'empereur Trajan suivant le ms. Z 274A de la collection Borgia. Tout se passe donc à Jérusalem et de façon relativement simple.

La légende conservée dans notre codex R est, par contre, beaucoup plus compliquée. Elle se retrouve dans un autre manuscrit qui permet heureusement de la compléter au moins en partie: le Borgia 137, édité et traduit par I. Guidi<sup>5</sup>.

L'une et l'autre de ces recensions font de Simon l'évêque de Jérusalem, mais l'absence des pages du début ne nous autorise pas à préciser davantage son identité. En effet, d'après certains écrivains grecs tardifs, Simon le Zélote aurait prêché en Égypte, en Mauritanie puis en Bretagne, tandis que Simon Jude serait l'évangéliste de la Mésopotamie et d'Édesse et Simon fils de Cléopas, l'évêque de Jérusalem<sup>6</sup>. R. A. Lipsius estime que la légende conduisant Simon en Mauritanie puis en Bretagne n'est qu'une extension de la tradition locale égyptienne dont notre recension copte est le témoin. Cependant, il est vrai aussi que dans la Vie grecque de Pierre et Paul attribuée à Siméon le Métaphraste, l'apôtre Pierre — un Simon, lui aussi — s'en va porter la Bonne Nouvelle dans les mêmes contrées: de Rome, il gagne l'Espagne, puis Carthage, l'Égypte, l'Afrique du Nord et enfin la Bretagne. La confusion, ou au moins l'amalgame, ne semble donc pas impossible non

<sup>5</sup> RAL 1887, 3, 2, p. 76-80 et trad. in GSAI 2 (1888) 41-44.

<sup>6</sup> Cf. sur ces différentes traditions R. A. Lipsius, *op. cit.*, III, p. 142-154.

plus entre ces deux Simon: Simon Pierre et Simon le Zélote ou le Cananéen.

Quoiqu'il en soit, notre Simon est évêque de Jérusalem et il explique, dans notre histoire, à la vierge Théonoé le sens d'une vision dont la nuit l'a gratifiée et qui devrait l'amener, telle une autre Judith exterminant Holopherne, à couper la tête de l'empereur, appelé Trajan dans le codex R, Hadrien dans le Borgia 137. Simon annonce en même temps que lui-même sera décapité par l'empereur, mais que son corps sera transféré par ses disciples en Égypte, sur la montagne de Psenbellé dans les environs de Chmin, c'est-à-dire, Akhmin. Puis Simon, convoqué par l'empereur et refusant les compromissions que celui-ci lui propose, prédit au tyran sa mort prochaine « par la main d'une femme ». Sur le conseil de ses magiciens, l'empereur se décide à faire périr l'apôtre, mais pour éviter que le peuple ne se soulève, ordonne de le précipiter secrètement du haut des portes de la cité. Et alors que les soldats hésitent à exécuter l'ordre reçu, les archanges Michel et Gabriel, prenant l'apôtre chacun par une main, l'enlèvent et le transportent sur le Mont des Oliviers, à l'endroit où Jésus a réuni ses disciples après sa résurrection. Le manuscrit Borgia 137 s'arrête là, tandis que celui du codex R nous apprend que Théonoé, enfermée dans une pièce du palais, est miraculeusement soustraite au désir mauvais de l'empereur par une intervention de Simon (P 132<sup>18</sup>). Le passage où elle accomplit sa mission de Nouvelle-Judith ne nous est conservé qu'à partir du moment où elle montre la tête du tyran aux gardes du palais et précipite le corps par-dessus les remparts. Puis tandis qu'on enterre les restes de l'empereur (qui dans ce codex est désormais Trajan et non plus Hadrien), elle s'en va tranquillement et se retire dans un monastère du Mont des Oliviers où elle termine placidement ses jours. Suit alors le récit de la miraculeuse translation du corps de l'apôtre Simon vers l'Égypte, à Pharos d'abord, puis jusqu'à Chmin où il accomplit des miracles. Le morceau s'achève sur une louange de l'apôtre, de ses qualités morales, de sa prestance physique jusque dans la vieillesse, selon une description dont on retrouve l'équivalent, entre autres, dans le portrait fait d'Antoine en son grand âge par la *Vita Antonii* d'Athanase<sup>7</sup>.

<sup>7</sup> *Vita Antonii* 93, éd. B. Lavaud, *Antoine le Grand Père des moines*, Fribourg 1943, p. 104.

L'histoire cependant n'est pas assez claire pour nous permettre de décider si l'enlèvement par les anges se fait d'un apôtre encore vivant ou d'un martyr ayant malgré tout subi sa sentence. La dernière alternative devrait être la bonne car elle permet mieux, évidemment, de justifier la translation des restes de Simon et d'harmoniser aussi la tradition égyptienne avec celle du martyr de Simon Cléopas à Jérusalem.

Quant à Théonoé, je pense qu'il faut la distinguer résolument de la martyre du même nom dont le souvenir est conservé dans d'autres fragments coptes comme le Borgia 145, complété par le Paris 132<sup>123</sup> et dont un long passage des actes est cité par A. Georgius dans le *De miraculis Sancti Coluthi* en 1793<sup>8</sup>, et cela malgré ce qu'en pense O. von Lemm<sup>9</sup>, lequel non seulement identifie les deux personnages, mais veut encore les fondre en un troisième, la vierge Théonoé des Actes coptes de Paul<sup>10</sup>. Il est vrai que cette dernière, dont nous ne savons rien par ailleurs, semble, comme la Théonoé des Actes de Simon, avoir été gratifiée de vision, puisque la délivrance de Paul lui est annoncée par révélation, mais elle réside à Corinthe, la nôtre à Jérusalem... Quant à l'héroïne du manuscrit Borgia 145, c'est une martyre d'Alexandrie et à une époque beaucoup plus tardive que notre récit, puisqu'elle meurt sous Dioclétien, comme nous l'apprend le texte cité par Georgius<sup>11</sup> et elle n'a vraisemblablement rien à voir avec la vierge du même nom qui, après avoir fait périr l'empereur Hadrien ou Trajan finit sa vie paisiblement au monastère des vierges du Mont des Oliviers.

Notre version des Actes de Simon semble donc bien rester une version unique, retransmise, pour autant que nous en ayons connaissance jusqu'ici, par les seuls manuscrits du codex R et par le Borgia 137 édité par Guidi. Les recueils arabe et éthiopien, qui pourtant reproduisent la tradition copte, ne l'ont pas conservée, sans doute parce qu'il s'agissait surtout d'une légende locale, propre à la région de Chmin ou Akhmim en Thébaïde et que les manuscrits arabes et éthiopiens sem-

<sup>8</sup> A. A. Georgius, *De miraculis Sancti Coluthi*, Romae 1793, p. 212.

<sup>9</sup> O. von Lemm, *Koptische Miscellen*, Bulletin de l'Académie Impériale des Sciences de S. Pétersbourg 1908, p. 589-591, éd. P. Nagel, Leipzig 1972 p. (65)-(67).

<sup>10</sup> Papyrus copte de Heidelberg, éd. C. Schmidt, Leipzig 1905, reprint Hildesheim 1965, 46, 25.

<sup>11</sup> *Op. cit.* p. 212.

blent avoir eu pour souci de transmettre avant tout un ensemble cohérent plutôt que des récits dans leur diversité.

Les Actes de Simon s'étendent, dans notre codex, de la page 63 à la page 104, donc sur une vingtaine de feuillets, recto et verso. Ils sont précédés par les Actes de Thomas, prédication et passion, selon la teneur connue des manuscrits arabe et éthiopien qui diffère notablement de celle des manuscrits grecs.

Thomas, vendu comme esclave par Jésus au frère du roi de l'Inde pour son savoir-faire artisanal, convertit la femme du gouverneur Séleukios et l'engage à la chasteté. Le mari, doublement irrité par le changement de son épouse et par l'incurie de Thomas qui, au lieu de bâtir le palais promis, travaille à l'édifice spirituel des âmes, fait écorcher l'apôtre. Celui-ci, portant sa peau sur ses épaules, opère des miracles et finit par convertir le gouverneur lui-même. Ayant établi une église et des prêtres en ce lieu, il s'en va prêcher en Macédoine où, jeté en prison pour les mêmes raisons, il est condamné à mort et transpercé par les lances des soldats. Le roi, puni dans son fils frappé de possession, fait ouvrir le tombeau de l'apôtre pour que ses restes opèrent la délivrance escomptée. Il trouve le tombeau vide car les disciples ont emmené le corps de Thomas « en Mésopotamie de Syrie », selon l'expression du texte. Mais un peu de poussière obtient la guérison souhaitée et le roi converti se fait baptiser avec tous les habitants de la contrée.

Le fonds copte de Strasbourg qui avait fourni le seul fragment redonnant, malheureusement sans pagination visible, un passage de la prédication de Thomas (Strasbourg 250) pouvait être susceptible de contenir d'autres morceaux du même codex. Une investigation que j'ai pu y faire récemment m'a permis de retrouver quatre fragments qui paraissent bien appartenir au même codex que le 250, mais dont un seul, le 248, est finalement intéressant: c'est un folio complet, portant une pagination bien lisible, 39 et 40, au recto et au verso. Le texte qu'il offrait au premier regard n'avait cependant rien à voir avec les Actes de Thomas. Il y était question d'une apparition de l'archange Michel à un personnage parlant à la première personne et qui devait être consolé dans ses tribulations. Une recherche dans les textes coptes relatifs aux anges et aux archanges me permit de découvrir le passage parallèle dans le

manuscrit M 602 de la Bibliothèque Pierpont Morgan, plus précisément dans une homélie attribuée à Athanase d'Alexandrie et que H. Hyvernat<sup>12</sup> signale ainsi: *Athanasii Alexandrini sermo in homicidas et avaros et archangelum Michaellem*. C'est en effet le titre sous lequel est introduit le texte dans le manuscrit et c'est aussi le résumé exact de son contenu.

En un jour de célébration de S. Michel archange, Athanase ou du moins l'auteur du sermon, exhorte les chrétiens à l'observance des commandements et pour les encourager dans ces bonnes dispositions leur raconte comment le saint moine Pachôme, alors qu'il était présent à Alexandrie et qu'il assistait à une liturgie célébrée par l'archevêque Athanase, vit miraculeusement un ange descendre du ciel et retirer les saints mystères des mains d'un diacre qui s'approchait de l'autel: à l'insu de tous, en effet, ce diacre avait tué un marchand, son voisin, pour s'approprier ses biens. L'anecdote se retrouve, comme fragment de la même homélie sur les homicides et les avaros, dans trois feuillets de la Bibliothèque Nationale de Paris et un de Naples<sup>13</sup>. Th. Lefort l'a reproduite, en suivant à la fois les fragments de Paris et le texte complet du M 602, dans ses *Vies coptes de S. Pachôme*<sup>14</sup>. L'homélie entière a été éditée en traduction italienne tout récemment par le Professeur T. Orlandi<sup>15</sup>. C. Detlef G. Müller qui signale le M 602 comme contenant des homélies en l'honneur de S. Michel archange ne relève pas celle-ci<sup>16</sup>. Il est vrai qu'elle parle assez peu de l'archange. Après l'anecdote sur Pachôme, elle revient encore sur la gravité des transgressions commises par les chrétiens et la gravité proportionnée des châtiments qui leur sont réservés et, à la fin seulement, comme d'ailleurs tout au début, s'adresse au « chef suprême des armées du Seigneur, Michel dont est célébrée la fête en ce jour ». Pour faire connaître la grandeur de l'archange, l'auteur en appelle de nou-

<sup>12</sup> H. Hyvernat, *Bibliothecae Pierpont Morgan codices coptici photographice expressi*, Roma 1922, N° 25.

<sup>13</sup> Paris 129<sup>12</sup> f. 72 + f. 70; Paris 129<sup>12</sup> f. 71 + 1332 f. 57; Paris 161,38; Naples Z 229.

<sup>14</sup> Louvain 1943, réimpr. 1966, p. 381-388; texte copte in *S. Pachomii Vitae sahidice scriptae* [CSCO Ser. 3 tomus VIII], Paris 1933-34, p. 347-350.

<sup>15</sup> T. Orlandi, *Omèlie copte* [Corona Patrum 7], Turin 1981, p. 59-70.

<sup>16</sup> C. Detlef G. Müller, *Die Engellehre der koptischen Kirche*, Wiesbaden 1959, p. 175 et note 994. Du même auteur, *Die alte koptische Predigt*, Diss. Heidelberg 1953, gedruckt 1954, p. 36.

veau, en finissant, à une révélation: il s'agit cette fois d'Athanase lui-même à qui Michel est apparu dans tout son éclat fulgurant de guerrier céleste pour lui apporter aide et consolation dans son exil. En effet, fuyant la persécution des Ariens, Athanase s'était réfugié dans le sud de l'Égypte, « à Panopolis qui est Chmin » précise le texte, c'est-à-dire, à l'endroit même où notre codex situe la déposition du corps de l'apôtre Simon et c'est là, ayant été retrouvé après trois ans de labeur incognito auprès d'un moine qui oeuvrait comme teinturier, que, s'adressant à Dieu pour qu'il protège son Église divisée, l'archange Michel lui apparaît pour le reconforter et l'exhorter, lui, « le Bon Pasteur qui fait paître les brebis, le Cultivateur de la Vérité » comme l'appelle Michel, à continuer à semer et à faire croître la parole divine dans le cœur du peuple de Dieu. Le fragment de Strasbourg s'arrête là et le M 602, abîmé lui aussi sur la fin, ne donne pas grand chose de plus de cette homélie qui se terminait au folio suivant sur une supplication à S. Michel pour qu'il accorde sa bienveillance aux chrétiens.

L'homélie, dans le M 602 de la Bibliothèque Pierpont Morgan, couvre exactement 12 feuillets, de la page 1 à la page 24 du manuscrit (fol. 99<sup>v</sup> à 111<sup>v</sup> de l'édition photographique). Si l'on admet que, dans notre codex, elle se termine à la page 42 (puisque le fragment de Strasbourg qui donne les derniers passages est numéroté 39-40), elle devait donc commencer au début du recueil. L'espacement des lignes et des lettres est en effet beaucoup plus lâche dans le manuscrit de Strasbourg que dans le M 602 (23 à 24 lignes par colonne au lieu de 32; 11 à 13 lettres par ligne au lieu de 16 à 18 dans le M 602).

L'agencement d'un recueil de légendes apostoliques s'ouvrant sur une homélie n'est certainement pas impensable: un autre codex, en effet, le DM, commence lui aussi par un sermon, un encomium des 12 apôtres dû à Evode de Rome. Il est vrai qu'un éloge des apôtres trouve mieux sa place à la tête d'un recueil qui leur est tout entier consacré, mais le codex R est aussi d'une autre facture.

Dans ce qui nous en reste tout au moins, il nous offre des légendes qui ont un caractère local bien marqué. La légende de Simon et celle d'Athanase concernent toutes deux la Thébaïde et plus précisément la région d'Akhmim qu'elles

mentionnent chacune expressément; celle de Thomas, si elle n'a pas cette précision, est tout de même particulière à la tradition égyptienne et se différencie parfaitement des Actes grecs du même apôtre. L'homélie sur les homicides et les avarès a sans doute été conservée dans ce recueil parce qu'elle fait l'éloge à la fois de Pachôme, gloire de la Thèbaïde, et d'Athanase, fierté non moins grande des moines et de la région d'Akhmim toute proche du Monastère Blanc d'où proviennent nos fragments de manuscrits. De plus, l'apparition de l'archange Michel et la mission d'évangélisation que ce dernier rappelle à Athanase, faisant ainsi de lui l'égal d'un apôtre, n'est pas déplacée non plus dans ce contexte.

La reconstitution à laquelle nous sommes déjà arrivés des différents codex d'Actes apostoliques utilisés par les moines coptes rend parfaitement plausible l'existence d'un recueil de traditions locales, aussi bien que celle de ces florilèges concernant l'un ou l'autre apôtre bien déterminé et dont nous connaissons maintenant l'existence (André et Jean, par exemple, dans les codex P - DN - DO - ou M 576). Reste à savoir si la bonne fortune du chercheur nous permettra un jour de compléter ce manuscrit R et de confirmer l'hypothèse d'aujourd'hui selon laquelle les textes apocryphes des apôtres étaient non seulement largement recopiés dans les monastères égyptiens, mais groupés et agencés selon des critères différents dont un, peut-être, d'après ce codex R, était la conservation du patrioïne légendaire d'une contrée, ou le désir de réunir en un seul recueil des récits servant à perpétuer la gloire et la foi d'une cité<sup>17</sup>.

F. MORARD  
Pérolles 32  
CH - 1700 Fribourg

<sup>17</sup> Liste des sigles utilisés: DM-P-Q-B-DN-DO = sigles donnés dans le *Corpus dei manoscritti copti letterari* du Professeur T. Orlandi aux différents codex reconstitués;  $\alpha$ - $\beta$ - $\gamma$  = idem, pour les codex en chantier; BM = British Museum, suivant la numérotation de W. E. Crum, *Catalogue of the Coptic Manuscripts in the British Museum*, London 1905; M = Pierpont Morgan Library, New York; P = Paris. Bibliothèque Nationale; Z = G. Zoega, *Catalogus codicum copticorum manu scriptorum qui in Museo Borgiano Velitris adservantur*. Introduction et notes par J. M. Sauget, Hildesheim, New York 1973, reprint de Rome 1810.

## Gli Apocrifi cristiani a Nag Hammadi

Il titolo si presta ad equivoci. Per « apocrifi » intendo « scritti giudaici e cristiani che si presentano quali libri biblici, composti tra il sec. II a.C. e i secc. IV-VI d.C. » (A. Penna). Nell'applicazione agli scritti di Nag Hammadi, sarebbero quelli che — giudaici o cristiani — si presentano quali libri o trattati di Scrittura; ai quali converrebbe aggiungere quelli che, per omogeneità con altri, si presumono Scritturistici. Per tesi, non tutti gli apocrifi dell'AT sono necessariamente ebraici, o soltanto ebraici; possono anche essere cristiani. Viceversa, non tutti gli apocrifi del NT sono necessariamente cristiani, o soltanto cristiani; possono anche essere giudaici. Fra quelli dell'AT si suole distinguere, a seconda del genere letterario, quelli storici, morali o didattici, profetici o apocalissi. Fra quelli del NT si distinguono anche i Vangeli, gli Atti degli apostoli, le Lettere, le Apocalissi.

Gli apocrifi interessano sotto molti punti di vista, in modo particolare quelli della biblioteca gnostica di Nag Hammadi. Non si tratta di semplici apocrifi cristiani come, ad esempio, i Vangeli dell'Infanzia di Gesù o quelli della Passione, scritti per edificare. Nella maggioranza dei casi essi sono dottrinalmente estranei alla Grande Chiesa, sono espressione letteraria di una paradosi segreta, diversa e anche contraria a quella pubblica.

In quanto *scritturistici* essi vantano un'autorità paragonabile agli scritti canonici. Per la loro origine abituale (rivelazioni del Salvatore redivivo, accordate agli apostoli o a discepoli qualificati e destinate ai soli iniziati), non devono essere logicamente collocati su un piede di parità con le Scritture pubbliche; devono sovrapporsi ad esse come componenti di una ideologia superiore, diversa da quella rappresentata dagli scritti canonici. Ciò spiega, tra altri fenomeni, gli emendamenti (in genere parafrasi o ovvie esegesi) che fa, per es.,